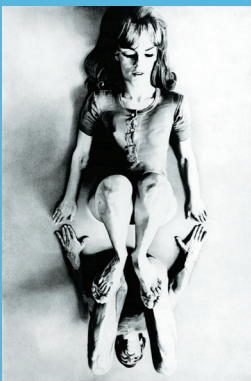


EXPOS

CETTE SEMAINE

vernissages

L'Approche - Des limites de ma pensée (1969), acrylique sur toile, 195x130 cm. Collection Frac Poitou-Charentes. Photo: Richard Porteau



GÉRARD GASIOROWSKI
Jusqu'au
19 septembre
à Nîmes
Le Carré d'art
de Nîmes présente
une nouvelle
rétrospective
de l'inclassable
Gérard Gasiorowski
(1930-1986).
Parallèlement
aux séries
Approche (1965-
1970) et *Fertilité*

(1986), l'expo réunit des pièces rares et met l'accent sur les contradictions assumées d'une œuvre qui "passe de la figuration hyperréaliste à l'abstraction ou la fiction, de la virtuosité à la croûte, tout en maniant l'irrévérence ou l'hommage, la gravité et l'ironie la plus acide, l'excès ou l'ascèse".
Au Carré d'art, 16, place de la Maison-Carrée, tél. 04.66.76.35.70, carreartmusee.nimes.fr

CHARLES AVERY
Du 26 mai au 8 août à Paris



Untitled (Stone Mouse se/lvers), 2008. Courtesy: Museum Boijmans Van Beuningen

Le Plateau accueille la première exposition perso en France de Charles Avery. L'occasion pour cet Écossais né en 1973 de déployer la fiction à laquelle il se consacre depuis 2004, *The Islanders an introduction*, une île tout droit sortie de son imaginaire où les animaux s'appellent les Noumenons et où l'archipel d'Axiome de Wittgenstein baigne dans l'océan Analytique.
Au Plateau, angle de la rue des Alouettes et de la rue Carducci, Paris XIX^e, tél. 01.53.19.84.10, www.fracidf-leplateau.com

ALEX CECCHETTI
Jusqu'au 12 juin à Paris

Alors qu'on l'a beaucoup vu ces derniers temps collaborer ponctuellement avec d'autres artistes (Mark Geffriaud, Benoît Maire...), le jeune Italien Alex Cecchetti présente une exposition perso à La Vitrine et présente pour l'occasion un ensemble de pièces comme autant "d'arrêt sur images" dont l'avenir reste incertain.
A La Vitrine, 24, rue Moret, Paris XI^e, www.ensapc.fr/lavitrine/moment.htm

Courtesy: Jean-Pierre Lagiewski, DB/ADAGP, Succession Giacometti, Paris, 2010/ADAGP, Courtesy Daniel Buren, Fondation Giacometti, Paris and Kamel Mennour, Paris



Dos à dos

Quand le jeune DANIEL BUREN croise le vieux GIACOMETTI : passage de relais par la rupture.

L'histoire de l'art : ce grand mot, ce vaste récit qui semble brasser des siècles et des millénaires, il ne nous est pas donné tous les jours de le voir en action. C'est l'un de ses épisodes qui se déroule ici sous nos yeux. Pas dans un musée pour une fois, mais dans la galerie parisienne Kamel Mennour, qui accueille une confrontation saisissante, momentanée (1964-1966), entre les sculptures d'Alberto Giacometti et les peintures de Daniel Buren. Et si toute manifestation culturelle se doit d'être événementielle, sans que cela concerne toujours l'art à proprement parler, voilà une exposition où l'événement est dans les œuvres mêmes.

Entre 1964 et 1966, Alberto Giacometti est un artiste plus que consacré, et déjà affaibli, vieillissant, finissant – il s'éteindra en janvier 1966. Étrangement, ses sculptures semblent tourner le dos aux peintures du jeune artiste qu'est encore Daniel Buren. Même lorsque la figure est installée de face, on dirait qu'elle ne se confronte pas à ce qui se joue devant elle, comme indifférente à cette histoire de l'art qui naît sous ses yeux, mais ne la concerne pas. Les sujets de Giacometti pensent ailleurs, mais ici ils apparaissent surtout comme les rois et reines détronés d'un dernier art humaniste, figures frères d'une sculpture qui croit encore à la présence humaine.

L'histoire de l'art est violente, cruelle. Les toiles de Buren avancent vers un but tout à fait autre : le degré zéro de la peinture, l'efface-

ment du geste et la liquidation de tout humanisme. Il ne s'agit pas de continuer Giacometti, il s'agit de s'en foutre. De rompre avec cet âge moderne pour nous faire entrer dans le champ de l'art contemporain : en filigrane, c'est ce récit quasi idéologi-

que que nous raconte Buren. Comme si toutes les valeurs encore en jeu dans l'art de Giacometti se trouvaient périmées, congédiées par les avancées de Buren.

S'exerçant sur la toile à des recherches variées, le jeune artiste joue avec l'art décoratif, s'essaye à des tons pastel presque suranés, travaille sa palette de coloriste dans la lignée de Matisse. Mais surtout, marqué par les affiches lacérées de Hains ou Villeglé vues à la Biennale de Paris en 1959, il cherche à continuer la peinture par d'autres moyens, sans y toucher, ou le moins possible.

Vient bientôt le moment où la toile blanche, sur laquelle il trace des rayures imparfaites, est remplacée par un tissu. Littéralement : car c'est avec la littéralité, avec le parti pris des choses, qu'on atteint au degré zéro de la

peinture. C'est dans ces années-là qu'il trouve son outil visuel, ce tissu rayé aux bandes alternées larges de 8,7 centimètres. Le

geste pictural se fait alors de plus en plus rare, intervient sur les bords, sur les bandes, blanc sur blanc, de plus en plus neutre aussi. L'étape d'après n'est pas montrée dans l'exposition, mais on la connaît : quittant l'espace traditionnel de la peinture et de l'atelier, Daniel Buren s'en ira coller sur les murs de la ville ses papiers rayés. Exit Giacometti.

Jean-Max Colard

Œuvres contemporaines 1964-1966

Jusqu'au 26 juin à la galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris VI^e, tél. 01.56.24.03.63

/// www.kamelmennour.fr